Publié le 1er juin 2025
Par Anne Diatkine

Théâtre

«La guerre n'a pas un visage de femme» de Julie Deliquet : larmes rouges

Article réservé aux abonnés

Violences sexuelles dossier

Les viols, les combats, puis l'invisibilisation dans l'histoire officielle… Les engagées volontaires soviétiques de la Seconde Guerre mondiale sortent de l'ombre au Printemps des comédiens à Montpellier, où les non-dits deviennent criants. Un spectacle vibrant qui résonne avec l'actualité ukrainienne.

Elles sont neuf ou plutôt dix avec Svetlana Alexievitch (Blanche Ripoche), journaliste inconnue lorsqu'elle entame ce qui sera son premier livre polyphonique qui interroge la guerre vécue par les femmes, ces millions d'enrôlées volontaires à des postes très différents pour défendre «la mère Patrie», et dont le point de vue n'avait alors jamais été écouté, comme si, une fois la paix établie, elles n'existaient plus. La jeune Svetlana Alexievitch, née en 1948, recueille tous les détails omis lorsque la guerre est narrée par les hommes, en général sous l'angle de l'héroïsme et de la victoire. A sa sortie en 1985, son livre fit scandale avant de devenir un best-seller quand Gorbatchev en fit l'éloge dans un discours.

Elles sont donc neuf ou plutôt dix, dans un appartement communautaire du temps de l'Union soviétique et le public qui les regarde s'installer, apporter des chaises, ne peut s'empêcher d'inventorier toutes les louches (de différents rouges) dans la cuisine, les égouttoirs, les bouilloires, la gazinière, les malles qui s'entassent en haut des armoires, les caisses, les lits repliés, les petites sculptures de chevaux, les prises électriques, le piano. Le regard entre dans la chambre à l'arrière-fond, pour détailler les dessus-de-lit et se rapproche des lignes de linge qui pendent sur les fils à sécher.

Souvenirs qui sortent en rafales

Cet œil qui voyage dans l'appartement à la manière d'une caméra virevoltante grâce à la fascinante scénographie de Zoé Pautet et Julie Deliquet, on le gardera tout le long de la représentation tandis qu'au premier plan, les très différentes femmes prennent la parole, assises, puis debout, quand l'émotion les submerge, que leur corps ne tient plus en place, mû par les mots et souvenirs qui sortent en rafales. Svetlana, elle, est de côté. Elle prend des notes. La restitution théâtrale engendre la vie, provoque l'instant présent, et si chacune des actrices incarne bien une partition, ni les gestes, ni les places, ni même leurs propos ne sont fixés d'une représentation à l'autre. Evelyne Didi joue celle qui se voit comme appartenant à une espèce disparue, un *«mammouth»* qui ne peut renoncer totalement à son idéal et croyance au stalinisme (elle parle des *«erreurs»* de Staline), elle est en partie silencieuse, observante.

Le sera-t-elle tout autant les représentations prochaines ? Il faut retourner voir ce spectacle. L'urgence de la dernière création de Julie Deliquet, l'extrême réussite tiennent au jeu bien sûr et à l'incomparable matière textuelle dont les actrices se saisissent comme d'une glaise. Se remémorant la Seconde Guerre mondiale, c'est bien d'aujourd'hui dont il est question, et en particulier de l'Ukraine, par la voix de Tamara, sergent de la garde et brancardière (Marina Keltchewsky). Rien de muséifié dans ces différentes prises de paroles, où elles discutent, se contredisent, s'étouffent, et exigent de leur cadette rieuse aux longs cheveux, journaliste : *«Notez, c'est très important.»* Ou inversement : *«Mais vous n'allez pas écrire ça, tout de même ? C'est sale, petit, réducteur.»*

Ce qui est sale ou petit, ce qui doit demeurer non dit, selon l'une d'elles (Agnès Ramy), et les autres ne sont pas d'accord, c'est le sang des règles, comment il s'écoulait, taches rouges dans la neige et maintenait raide et droit leur unique pantalon. Et le malaise profond, pour ne pas dire honte, qui a pu faire mourir quatre d'entre elles qui ont choisi, pendant un bombardement, de se précipiter dans un lac pour se rincer, plutôt que de se mettre à l'abri. Le corps féminin, objet d'embarras et de honte, même en temps de guerre ? Surtout en temps de guerre. Durant ces deux heures et demie, elles creusent au plus intime, évoque les avortements clandestins, interdits sous Staline alors que l'IVG était autorisée durant les premières décennies après la révolution apprend-on – la précision, absente du récit de Svetlana Alexievitch, est nécessaire pour le public français, tenu en haleine par le flot de paroles, l'envie de tout retenir, et l'illusion produite par l'art de Julie Deliquet que les mots ne se répéteront plus, qu'ils sont énoncés pour la seule et unique fois.

Une œuvre en train d'être forgée

Entre tous les détails omis, jamais narrés, non pas par oubli, mais par négation de l'autre, il y a le viol comme arme de guerre. Le viol, un détail ? Ni pour celles qui le subissent, et leurs voix se mêlent dans la cavalcade des récits, tandis qu'une spectatrice, prise d'un malaise, doit être évacuée, ni sans doute pour tous ceux qui le commettent, car la pièce retient le témoignage d'un homme qui après-guerre ne comprend plus comment il a pu se laisser entraîner par une dizaine d'autres à cette barbarie sur une fillette de douze ans. Ces violences sexuelles, elles n'en parlent pas tout de suite, n'ont pas les bons mots, laissent entendre, alors qu'elles disent le choc du premier homme qu'elles ont tué et leur désir absolu de combattre.

On peut parler de *la Guerre n'a pas un visage de femme*, dernière création de Julie Deliquet, présentée en ouverture du Printemps des comédiens à Montpellier qui la coproduit, de manière plus frontal : c'est le meilleur spectacle de Julie Deliquet depuis *Vania*, celui qui s'accorde le mieux avec sa manière si spécifique de procéder non seulement en raison de son matériel, mais parce qu'il montre un processus, une œuvre en train d'être forgée. Dans son récit, Svetlana Alexievitch s'interroge : *«Le magnétophone enregistre les mots, reproduit l'intonation. Les silences. Les sanglots et les moments de désarroi. Mais comment enregistrer aussi les yeux, les mains… Leur vie durant la conversation, leur vie propre. Indépendante.»* Cette vie propre que l'enregistrement échoue à capter, c'est bien celle à laquelle donnent naissance les dix interprètes, toutes excellentes. Citons celles qui ne l'ont pas été: Astrid Bayiha, Odja Llorca, Marie Payen, Amandine Pudlo, Julie André, Hélène Viviès.